

Festivals littéraires au Québec. Pour la suite du monde

Isabelle Beaulieu

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83965ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, I. (2016). Festivals littéraires au Québec. Pour la suite du monde. *Lettres québécoises*, (164), 16–21.

FESTIVALS LITTÉRAIRES AU QUÉBEC

Pour la suite du monde

Chaque année voit se déployer au Québec des dizaines d'événements littéraires, allant des lancements, séances de signatures, lectures de poésie aux activités de médiation, rencontres et salons du livre. Malgré le nombre et la diversité des occasions qui parlent de littérature, on ne saurait trop évoquer leur importance, car toutes ces manifestations où les mots sont à l'honneur engendrent nécessairement réflexion, émotion, catharsis, mémoire et reconstruction. Cela ne peut faire autrement, puisque les mots nous racontent autant qu'ils nous révèlent, qu'il s'agisse de nos parts d'ombre ou de lumière.

Nous ne pourrions pas faire ici la liste exhaustive des festivals littéraires au Québec, mais nous nous concentrerons certainement sur une dizaine d'entre eux. Outre la présentation des grandes lignes qui caractérisent chacun des festivals, nous souhaitons nous attarder sur une ou deux histoires de coulisses, de celles qui ont été vécues de l'intérieur par les différents organisateurs, car nous pensons que, de l'expérience intime, nous pourrions de façon plus convaincante figurer l'ensemble.

Festival international de littérature (FIL) – Montréal

Fondé en 1994 par l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ), le FIL a ceci de particulier qu'il a été créé par les écrivains eux-mêmes. À une époque qui ne comptait pas encore la littérature dans les rangs de ses festivals, les auteurs ont voulu se donner un événement qui leur était propre. Ils souhaitaient en faire un festival de création plus qu'un rassemblement autour du sujet littéraire. Après dix années d'existence, le festival devient autonome. Il n'est plus sous la gouverne de l'UNEQ et il a désormais son propre conseil d'administration.

Michelle Corbeil, directrice générale et artistique du FIL, coordonne l'événement depuis ses débuts, soit 22 ans bien sonnés. Pour ainsi dire, c'est elle la femme derrière le festival : « Il n'y a pas un livre à l'intérieur de ce festival-là que je n'aime pas, c'est mon privilège de pouvoir choisir. Mais vous savez, plus on vieillit, plus on fait de l'insomnie, mes nuits sont très courtes, ce qui fait que je lis énormément ! »

Le festival accueille annuellement autour de 15 000 participants avec un excellent taux d'occupation de salles et une soixantaine de manifestations en 10 jours. Il est à la fois producteur et diffuseur et il n'est pas rare de le voir se coaliser avec des associations littéraires, des libraires ou des bibliothécaires. « Tout ce monde-là travaille à la même chose, c'est de faire en sorte que les gens lisent davantage », poursuit Michelle Corbeil. « Je pense que si tu mets le bon livre dans les mains de la bonne personne, les gens vont continuer à lire. » Elle est de ceux qui croient que la littérature peut aider à comprendre le monde et à donner du sens à nos vies.

En ce qui concerne l'avenir du FIL, Michelle Corbeil souhaite organiser des tournées de certains spectacles afin que rayonnent davantage

les créations. Il est aussi question de continuer à créer des alliances pour partager les frais de production et proposer une plus grande variété. « Je vais être très franche avec vous, la seule chose qui me fait peur, c'est la relègue. » L'investissement de temps et d'énergie, autant professionnel que personnel, est si important qu'il faut être prêt à s'y engager corps et âme. « Qui pourrait être aussi folle, aussi fou que moi pour reprendre ce festival-là ? »

Exigeant, certes, mais qui mène à des moments significatifs. La directrice avait organisé une lecture de *Bonheur d'occasion* pour le centenaire de Gabrielle Roy et avait invité des adolescents du quartier Saint-Henri. « Ce qui me frappait, c'est que les enfants de Saint-Henri d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes que ceux de Gabrielle Roy, qui eux étaient blancs, ouvriers, catholiques, etc. Et à côté de moi j'avais une jeune fille avec un foulard, et il y a un moment dans *Bonheur d'occasion* où Florentine se fâche contre sa mère en lui disant « je veux pas vivre le même genre de vie que toi, moi je vais faire plein de choses... » Et là je regarde la minette qui est à côté de moi et je la vois qui pleure. J'espère qu'elle a continué à fréquenter la bibliothèque de son école et qu'elle s'est dit que dans la bibliothèque il y avait des livres qui pouvaient devenir ses meilleurs amis. »

Le Festival international de la poésie de Trois-Rivières (FIPTR) – Trois-Rivières

Ce festival, qui se consacre à faire irradier les arcanes poétiques sous toutes ses facettes, assure la permanence depuis 33 ans. Il a acquis une reconnaissance et une renommée indiscutables avec ses quelque 40 000 participants par an. Il offre annuellement 350 événements en 10 jours, qui impliquent plus d'une centaine de poètes dans 70 lieux de Trois-Rivières et des environs et provenant des 5 continents. La ville est presque devenue un synonyme du mot *poésie* tant cette dernière a investi son espace public. D'ailleurs, Trois-Rivières est officiellement désignée Capitale de la Poésie¹.

Son fondateur, Gaston Bellemare, est toujours à la barre de l'événement en tant que président. Nous avons donc la chance de connaître les balbutiements du FIPTR. « En 1982, le gouvernement du Québec coupe de 20 % la paie de toutes les personnes qui sont sur toutes ses listes et celles relevant de ses services, dont les institutions d'enseignement. Les ventes de livres de poésie chutent dramatiquement. Je demande donc à des étudiants en loisirs, tourisme et culture de l'UQTR de me dresser une longue liste des « choses à faire » pour remédier à la situation. Une heure plus tard apparaît une seule phrase au tableau de la salle de cours : les médias ne sont pas obligés de parler de poésie, mais si tu organises un festival et qu'il est assez bien fréquenté, les médias devront en parler et, par la bande, parler de poésie. » En 1984, La Fondation Les Forges est créée et met au monde l'année suivante la première édition du festival.

Une des choses les plus importantes, et qui constitue tout à la fois un défi année après année, est de conserver toute la place à la poésie, ce qui



MICHELLE CORBEIL



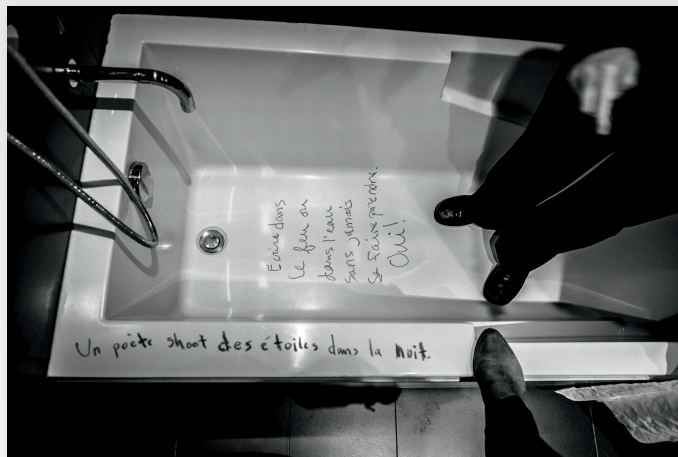
en fait un festival profondément attaché à sa cause. Avec l'instauration de cordes à poèmes dans le parc, la sensibilisation aux poètes emprisonnés, la création de la Promenade de la poésie, de la boîte à poèmes d'amour, de l'École nationale de poésie et d'ententes internationales, ce festival témoigne de la place qu'il prend au cœur de sa ville et ailleurs. « La poésie nous a tellement été mal enseignée !

On a cherché à nous la faire comprendre en s'adressant souvent à notre seule intelligence, alors qu'on aurait dû nous aider à la ressentir », a déjà dit Gaston Bellemare². Il s'emploie désormais à combler le manque, entre autres avec l'activité des Poètes itinérants qui invite les jeunes de l'école primaire à se promener dans la ville et à s'en laisser inspirer pour qu'en émerge de la poésie.

Le pari est d'« apprendre à se développer qualitativement sans aucune augmentation de la subvention de base, depuis l'an 2000, de quelques organismes gouvernementaux », précise Gaston Bellemare. La relève figure également sur la liste des éventuels défis, celle de trouver un remplaçant à la directrice générale, Maryse Baribeau, d'une extrême polyvalence.

Pour son président et fondateur, une des plus grandes empreintes du festival est de « très souvent voir un couple s'embrasser amoureusement après avoir lu un poème d'amour sur les murs de la ville. Et cette phrase qu'un public fort nombreux nous dit, chaque année, avant de quitter Trois-Rivières : « Quel bonheur d'avoir été ici avec vos poètes invités. » » Une des plus grandes réalisations de ce festival est sans doute d'avoir démocratisé la poésie et d'en avoir fait un bien commun.

Québec en toutes lettres – Québec



Québec en toutes lettres a une intention bien avouée : faire aimer la littérature au plus grand nombre. Fier de ses sept premières années d'existence, le festival procède d'abord d'une idée survenue à la fin des années 2000 par l'Institut canadien de Québec et le milieu littéraire de la ville. Le festival a fait ses premiers pas en octobre 2010, dirigé alors par Gilles Pellerin et Dominique Garon. À cette époque, un auteur était associé à chaque édition. Ainsi, il y a eu Borges, Ducharme, Asimov et

Gabrielle Roy qui ont été les figures de proue des quatre premières années. À partir de la cinquième année, le sujet devient plus large avec *Doubles et pseudo*, en référence à Romain Gary en filigrane, et en 2015 avec *Liberté de création, liberté d'expression*, qui coïncidait avec la tenue du 81^e congrès de PEN International, s'occupant de défendre les écrivains bâillonnés à travers le monde. Cette année correspondait également avec l'ouverture de la Maison de la littérature, lieu artistique de Québec d'une grande vitalité. La plus récente édition du festival, quant à elle, mettait le genre du polar à l'honneur.

Le directeur de la Maison de la littérature, Bernard Gilbert, et la coordonnatrice aux activités littéraires de la Maison, Isabelle Forest, assurent la direction artistique du festival, respectivement depuis 2013 et 2016. Grandement soutenu par la Ville de Québec et réalisé par l'Institut canadien de Québec qui régit le réseau de la Bibliothèque de Québec, le festival tient ses activités dans plusieurs établissements de ce même réseau, élargissant sa portée dans de nombreux secteurs de la ville. À cela s'ajoutent plus de 80 partenaires de programmation, de diffusion, de financement public et privé, des médias, etc.

« L'événement signature de Québec en toutes lettres est sans contredit *Œuvres de chair*, présenté depuis 2010 à l'Hôtel PUR, face à la bibliothèque Gabrielle-Roy, précise Bernard Gilbert. Le tout débute par une session de « speed dating » avec dix auteurs, qui accueillent une ou deux personnes pour cinq minutes, de 19 à 21 heures. Suivent jusqu'à 23 heures, pour des groupes de 6 à 8 personnes, les rendez-vous clandestins, dans dix chambres que des auteurs *habitent* pour l'occasion. Présenté à guichets fermés presque tous les ans, *Œuvres de chair* s'achève au bar de l'hôtel. » Cette soirée fait d'ailleurs partie des grands moments de Bernard Gilbert : « J'ai participé à *Œuvres de chair* comme écrivain (2010) et comme directeur du festival. Cette soirée permet des rencontres très sympathiques et enrichissantes. De la littérature intime... Dans les chambres, la variété des prestations qui ont été données est proprement fascinante. Imaginez, au fil des années, 70 performances différentes... »

Quand Bernard Gilbert pense à l'avenir, il l'entrevoit dans la continuité du développement du festival, qui ne se fera pas obligatoirement en termes de nombre d'activités ou de durée, mais par l'ampleur de sa portée. Et, pourquoi pas, par une accession au statut de festival majeur de la francophonie et dans le monde !

Festival de la bande dessinée

francophone de Québec (FBDFQ) – Québec

Depuis 1988, il a lieu chaque printemps, ce qui en fait le plus vieil événement du genre au pays. En 2017, le Festival de la BD de Québec célébrera donc son 30^e anniversaire. Bien qu'il ait conservé le même mandat qu'à ses débuts, soit de faire la promotion de la BD francophone auprès du grand public, le festival a vécu moult rebondissements. Au commencement, une vingtaine d'auteurs faisaient partie de la programmation. En 2015, le festival en comptait 120. La création de cet événement est due à Réal Fillion, grand amateur de bandes dessinées. Un des sept prix Bédéis Causa qui sont remis par le FBDFQ porte d'ailleurs le nom de son fondateur. Pendant les treize premières années, les activités se sont déroulées au centre commercial Fleur-de-Lys, puis elles ont bifurqué vers Place Laurier le temps de quatre années. En 2005, l'événement se déroule au Centre des Congrès, en plein cœur du Salon international du livre de Québec (SILQ). Thomas-Louis Côté, l'actuel président du festival, raconte : « En plus de mieux répondre aux besoins des auteurs, des éditeurs et



du public, ce changement majeur a permis de donner un nouveau souffle à l'événement et à l'organisation. Le FBDFQ a également profité de l'occasion pour étendre sa programmation en collaborant avec différents partenaires. »

Mettre en évidence les auteurs et illustrateurs du Québec a toujours été au centre du mandat du FBDFQ. Cela ne l'empêche pas pour autant d'accueillir quelques pointures internationales ; Gotlib, Moebius, Tardi et Sfar en sont quelques exemples. Pour attirer de

nouveaux adeptes, le festival propose des activités qui mixent les genres, et c'est là que l'importance des partenaires entre en jeu. Il faut aussi trouver le bon équilibre entre satisfaire les attentes du public déjà conquis et faire preuve d'audace afin de joindre un autre auditoire qui ne sait pas encore qu'il aime la BD.

Il est difficile pour le FBDFQ d'évaluer le nombre de ses visiteurs étant donné la multiplicité et la singularité de ses lieux de diffusion. Mais les choses vont bon train et, surtout, l'étincelle qui anime les yeux des organisateurs ne laisse pas de crainte quant à la volonté de poursuivre leur engagement. Thomas-Louis Côté nous informe que les prochaines étapes seront consacrées à consolider les différentes manifestations sous une nouvelle bannière, Québec BD. Pour ce qui est des vues à long terme, tous les espoirs sont permis. « J'aimerais beaucoup voir naître un lieu permanent pour mettre en valeur la bande dessinée et ses artisans, passés et présents, à Québec, confie Thomas-Louis Côté. Ce serait assurément un beau cadeau à faire au 9^e art d'ici et une façon de signifier l'importance qu'a depuis longtemps la discipline dans la culture populaire québécoise. »

Mais pour l'instant, chaque année vit ses moments d'exception. Ce qui émane avant tout du festival, selon son président, c'est la beauté des rencontres qui ont lieu entre les bédéistes et les bédéphiles, mais aussi entre les artistes de divers styles et de différentes générations. « Il m'est arrivé souvent de voir des petits moments, des échanges amicaux et même complices, qui ne se seraient pas produits sans le festival », note Thomas-Louis Côté. C'est d'abord et avant tout cela qui réjouit son homme et l'incite à continuer de plus belle.

Les Printemps meurtriers – Knowlton

Malgré son assez jeune âge, Les Printemps meurtriers de Knowlton a déjà un statut bien établi. C'est en 2012 qu'a eu lieu la toute première édition, venue de l'initiative de Johanne Seymour, elle-même auteure de romans policiers. « J'ai eu l'idée des Printemps à la sortie de mon premier roman en 2005, relate-t-elle. C'est à ce moment que je me suis rendu compte du peu de plateformes où parler de littérature en général et encore moins de littérature de genre. Quand on sait que 80 % du lectorat lit de la littérature de genre et plus spécifiquement de la littérature policière, il y avait de quoi m'interroger. » Tranquillement,



l'idée fait son chemin et les préparatifs se mettent en branle. Johanne Seymour souhaite rassembler autour du polar autant les amateurs et les auteurs qu'un public néophyte. C'est pourquoi, en plus des classes de perfectionnement d'écriture et des tables rondes internationales, plusieurs activités ludiques qui ont des liens avec les univers du noir sont menées. Ainsi, l'événement est présenté comme étant l'endroit où l'on meurt de plaisir et où nous sommes conviés à participer à des activités originales aux noms évocateurs, tels des *rendez-vous coupables*, la réalisation d'un *cadavre exquis*, ou encore à un *Killer Martini*. Rien n'est laissé au hasard pour accrocher l'amateur ou le potentiel lecteur. « Enfant, le merveilleux polar de Maurice Leblanc, *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur*, m'a ouvert la voie à la lecture, raconte l'auteure Seymour. C'était le premier ouvrage « sans images » que je lisais. Plusieurs autres ont suivi. La littérature policière m'avait fait découvrir le plaisir de lire, elle avait rempli le rôle de « pusher » de littérature dans ma vie³. » Elle a donc eu envie de redonner au suivant et en a fait une de ses trois missions, avec celles de créer une tribune internationale sur le roman policier et de contribuer au dynamisme touristique et économique de son coin de pays d'adoption.

Même si la plus récente édition a été un succès, la présidente est bien consciente de la fragilité de l'œuvre. Elle et son équipe s'emploient toujours à innover les structures pour augmenter le nombre des activités proposées et la médiatisation des auteurs. Les premières collaborations avec d'autres pays ont commencé à porter leurs fruits. Un comité littéraire a aussi été créé. De 500 personnes qui ont investi le village la première année, le nombre était de 1 500 la cinquième année. L'objectif est d'arriver à tripler encore une fois le taux de participation des festivaliers.

Le rappel de ses objectifs et des instants magiques vécus donnent cependant l'élan à Johanne Seymour : « Ce qui me surprend chaque fois, c'est comment les discussions débouchent souvent sur les enjeux de société que sous-tendent les romans, exprime-t-elle. Comment par le biais du festival et de la littérature de genre, les gens sont amenés à s'ouvrir et à discuter. [...] Pour moi, c'est une des grandes réussites du festival : les festivaliers, le temps d'un week-end, sentent qu'ils font partie de la famille », conclut, pour mieux poursuivre, la présidente fondatrice.

Festival de la poésie de Montréal – Montréal

Tout a commencé par un groupe de poètes qui, préoccupés par le sort de la poésie, décident de créer un événement annuel qui se consacrera à la promouvoir. Cela se passe en 1999 avec, au cœur du comité, des

représentants de maisons d'édition notoires, comme Le Noroît et Les Herbes rouges, et deux grandes figures québécoises de la poésie, Jacques Brault et Paul-Marie Lapointe. C'est donc à l'aube de l'an 2000 que se déroule la première édition de ce qui est appelé alors le Marché de la poésie de Montréal, parallèlement auquel sera fondée la Maison de la poésie. C'est en 2011 que le mot « marché » sera remplacé par « festival », mais on conservera le premier nom pour identifier le lieu érigé spécialement pour l'occasion à la place Gérard-Grin. « Depuis 2008, le Festival de la poésie de Montréal (avec son Marché) se classe premier événement en importance au Québec pour une majorité d'éditeurs participants en ce qui a trait à la vente de livres de poésie, précise Olyvier Leroux-Picard, coordonnateur du festival. Le nombre d'éditeurs représentés se situe autour de 75 et plus d'une quarantaine d'activités ont lieu à chaque édition. On y retrouve aussi en moyenne plus d'une centaine de poètes québécois participants et une douzaine de poètes étrangers. »

Comme tous les gens inspirés par leur sujet, l'équipe du festival, dont la direction générale et artistique est actuellement confiée à Isabelle Courteau, cherche à transmettre sa ferveur. Ainsi, l'élargissement du public et la promotion de la poésie sont au centre des objectifs visés.

Le festival se préoccupe principalement de représenter tous les acteurs du milieu, qu'ils soient poètes, éditeurs, chercheurs, revuistes ou qu'ils œuvrent dans des domaines aussi divers que le communautaire, la vidéo, la danse ou la musique. Le genre s'y décline sous plusieurs facettes. Le festival présente par exemple depuis 2014 un volet consacré à la vidéopoésie qui séduit près de 8 000 visiteurs. En 2016, une première compétition est organisée, avec deux prix en argent à la clé.

Afin d'attiser toujours davantage l'intérêt pour la cause poétique, l'équipe du festival compte augmenter ses échanges avec d'autres pays, comme ceux déjà faits par exemple avec l'Edinburgh International Book Festival ou la Scottish Poetry Library. Élargir l'offre anglophone et hispanophone fait partie des visées, comme de continuer à accorder une place importante aux voix poétiques émergentes. « Nos souhaits seraient de poursuivre le développement de notre plan numérique pour aller chercher de nouveaux publics et contribuer au développement de la poésie sur les nouveaux médiums offerts par la technologie, ce qui contribuerait aussi, ou peut-être, à renouveler une image de la poésie trop souvent associée au sentimentalisme, à l'incompréhensible et aux seuls tourments de poètes maudits », termine Olyvier Leroux-Picard avec en tête mille et un projets.

Les Correspondances d'Eastman – Eastman

« Je n'y étais pas personnellement, mais il s'agit d'une histoire bien connue dans la région d'Eastman, commence Raphaël Bédard-Chartrand, directeur général des Correspondances. Tout aurait commencé au Marché Fontaine, la petite épicerie locale, il y a de cela une quinzaine d'années. Jacques Allard, président fondateur des Correspondances, aurait croisé Louise Portal, par hasard dans les allées, et lui aurait tout bonnement offert de créer une fête des lettres au village. Elle aurait accepté spontanément. Nicole Fontaine, grande amie de Jacques, s'est jointe à l'équipe et tous ensemble ils ont jeté les bases de ce qui est devenu un événement incontournable en matière de littérature québécoise et francophone. » L'événement célébrera en 2017 son 15^e anniversaire. Depuis ses débuts, il a grandi et s'est adapté aux goûts des festivaliers. Ainsi, les activités centrées sur l'écriture épistolaire sont restées, entre autres par l'envoi des lettres dans les jardins, et cela même si le nombre de participants a



quelque peu décliné. Cependant, d'autres propositions sont venues s'ajouter et ont gagné en considération, tels les cafés littéraires où des rencontres entre les écrivains et le public sont orchestrées. Le paysage vient donner une plus-value à l'ensemble puisque le cadre champêtre dans lequel le festival se déploie apporte une atmosphère qui sied bien aux histoires qu'on peut se raconter au cours de rendez-vous.

Il y a toujours ce souci de médiatisation qui demeure dans les priorités. Car s'il

y a des fidèles irréductibles, d'autres restent encore à gagner. « On pourrait croire que la lecture, l'écriture et la littérature sont des éléments de base dans notre société et que ces choses n'ont pas nécessairement besoin d'être promues, mais à voir le taux d'analphabétisme au Québec, il y a de quoi se gratter la tête... », estime le directeur général. Des soirées hors festival et divers partenariats permettent d'ouvrir les perspectives et de marier les disciplines artistiques. Si l'équipe souhaite poursuivre dans cette direction, elle se fait quand même prudente. « Ironiquement, bien que Les Correspondances d'Eastman œuvrent dans l'événementiel et qu'une grande partie de notre travail est de prévoir et d'organiser l'avenir, nous tâchons de garder les pieds sur terre », explique Raphaël Bédard-Chartrand, conscient que, pour s'inscrire dans la durée, il faut évoluer doucement et demeurer à l'écoute des festivaliers. C'est d'ailleurs dans les petites choses que se trouve souvent la magie aux Correspondances. Car mis à part l'engagement indéfectible de l'équipe, ce sont les détails qui émeuvent le plus le directeur des Correspondances : « Un enfant, dans un jardin d'écriture, bouche bée devant une harpiste talentueuse, une auteure qui parvient à mettre en mots une émotion qui l'habitait depuis toujours, un artiste qui, après sa visite, nous remercie, avec l'émotion dans la voix, de son invitation... »

La crue des mots – Mont-Joli

Les préludes du festival La crue des mots remontent à 1979 quand une poignée d'enseignants décidèrent de créer ce qui s'appelait à l'époque le Salon de la littérature. Ils investirent alors le gymnase de leur école primaire pour en faire un lieu où les jeunes pouvaient avoir un contact privilégié avec les livres le temps de quelques jours. Des activités et des rencontres d'auteurs jeunesse sont peu à peu proposées, parfois le salon migre dans une salle communautaire et accueille un ou deux auteurs grand public. En 2002, l'événement prend l'appellation officielle de « festival » et, grâce à l'obtention d'une subvention, peut créer un premier emploi. L'embauche de Julie Boivin en 2001 comme directrice générale vient donner une grande bouffée d'air aux bénévoles qui ont reconduit l'événement durant plus de 15 ans.

Pendant quelques années, le festival expérimente plusieurs formules avant de trouver l'optimale. Finalement, le modèle à déploiement sera celui adopté. Comme la proportion du festival consacrée à la jeunesse est de 75 %, il se déplace dans toutes les écoles de la région en organisant une tournée d'écrivains clé en main. Tous les jeunes de la maternelle à la cinquième secondaire bénéficient de ces rencontres, ce qui correspond à une quarantaine d'écoles visitées. Comme le domaine



Rencontre animée par le conteur Michel Faubert

culturel est laissé au bon vouloir des enseignants, l'assurance qu'il y aura une mise en contact entre le jeune et une littérature vivante n'est pas systématique. Mais pour Julie Boivin, la valeur d'équité est primordiale : « Cette rencontre avec un écrivain est venue démocratiser la démarche. On ne peut pas simplement compter sur le fait qu'on a un professeur allumé par la littérature. Il y a le programme scolaire qui assure un minimum, mais nous on pense que l'entrée culturelle doit être beaucoup plus forte et la rencontre avec l'artiste doit être faite au moins une fois par année. » Tout cela pour but de sensibiliser le plus tôt possible à la littérature, surtout quand on sait à quel point elle permet d'amplifier les aptitudes intellectuelles⁴, sociales et humaines⁵, et d'aider à développer la discipline littéraire tout en faisant connaître les écrivains actuels. L'équipe se fait donc un devoir de composer une programmation professionnelle adaptée à chaque niveau. Les occasions de rencontres littéraires pour les jeunes étant plutôt rares, les organisateurs disent ne pas pouvoir se permettre de louper leur chance. Julie Boivin explique : « C'est pas évident, il y a des écoles où il peut y avoir une classe qui rassemble des élèves de la maternelle à la sixième année. Il faut vraiment trouver un écrivain qui soit capable de capter l'attention et d'offrir une rencontre qui sera significative. »

Parallèlement à la tournée des écrivains, les jeunes du primaire sont invités au vendredi scolaire qui se tient au Château Landry à Mont-Joli, un lieu où l'équipe a maintenant ses bureaux et qui fait aussi office de Maison de la culture. Au cours de cette journée, des activités spécifiques avec des auteurs sont tenues et suscitent des moments de grâce.

Julie Boivin garde en mémoire cette rencontre animée par le conteur Michel Faubert, qui a effectué une résidence d'artiste au Château Landry : « On avait jumelé un foyer de personnes âgées avec une école primaire. L'idée était que les personnes âgées racontent leurs histoires de jeunesse et que la rencontre se produise. Entre autres, il y avait la présence d'un monsieur, mort d'ailleurs quelques semaines plus tard, qui avait fait de la drave. » Ainsi, dans la plus pure tradition orale, des histoires ont été transmises d'une génération à une autre.

Les adultes ne sont pas en reste. Spectacles de contes, tables rondes, 5 à 7 du libraire, cabarets littéraires, lancements et expositions sont fréquentés. Actuellement, le festival rejoint en moyenne 6 000

jeunes de la région et environ 600 adultes dans une municipalité qui compte 7 000 habitants. Pour la suite, l'objectif est de se développer, mais pas à tout prix. Selon Julie Boivin, il est important de mesurer ce qu'on fait, le but étant de ne pas épuiser les ressources. C'est dans cette perspective de développement durable qu'elle pense la continuité de La crue des mots, un festival régional unique en son genre par le seul fait de sa survivance.

Le Festival du Jamais Lu

— Montréal, Québec, Paris

Tout part d'un trio ambitieux qui, il y a 15 ans, décide naturellement d'organiser un festival pour faire entendre les textes des nouveaux dramaturges. David Lavoie (maintenant codirecteur du Festival TransAmériques) collaborait déjà à l'administration de troupes théâtrales en émergence. Julie Gagné, quant à elle, était comédienne, donc fortement concernée par la cause et avec un grand réseau d'amis dans le milieu. Marcelle Dubois finissait son

cours en création littéraire à l'UQAM et venait de créer sa compagnie de théâtre. Tous trois travaillaient au feu café-théâtre L'Aperté situé rue Saint-Denis en face de l'École nationale de théâtre. « Tous les trois, on bouillait d'un désir d'action, raconte la directrice générale et artistique Marcelle Dubois. Ne pas attendre qu'on nous fasse de la place, la prendre, exister par la parole, par le rassemblement, s'écouter les uns les autres, faire différemment. » Voilà le genre de pulsion qui animait les trois troubadours. Un soir, alors qu'ils servaient des cafés aux étudiants en écriture de l'École nationale, ils lancèrent l'idée du festival. « On a dressé une liste des gens que nous souhaitions avoir à nos côtés, poursuit Marcelle Dubois. Il y avait alors le nom d'une toute jeune auteure, Évelyne de la Chenelière, qui avait un texte inédit et qui voulait l'entendre pour la première fois. Le titre ? *Bashir Lazhar*, dont on connaît la magnifique route par la suite. Il y avait aussi Francis Monty, Philippe Ducros, Fanny Britt, tous en début de carrière. Tout le monde a dit oui. »

Maintenant qu'on se retrouve 15 ans plus tard, le festival se souvient toujours d'où il vient et pourquoi il a été créé. Il cherche encore à être une première tribune pour de nouveaux textes dramaturgiques. Année après année, le festival a rempli ses salles. Il faut dire qu'au départ, lorsque les lectures se faisaient à L'Aperté, l'endroit ne pouvait accueillir que 40 spectateurs, mais reste qu'ils sont au rendez-vous depuis les tout premiers instants. La quatrième année, le Jamais Lu déménage ses pénates dans plus grand, au cabaret-bar O Patro Vys sur Mont-Royal. Alors que le lieu a une capacité de 65 places, les gens sont une centaine certains soirs. Puis, il y a cinq ans, le festival s'installe au Théâtre Aux Écuries, ce qui fait que des 300 spectateurs de la première année, ils sont maintenant près de 1 000 à participer à l'édition montréalaise. Il y a cinq ans, un premier Jamais Lu avait cours à Québec, et il y a un an, à Paris. Si l'on joint toutes les ramifications du festival, il rassemble près de 3 000 spectateurs d'ailleurs et d'ici.

C'est cette expansion vers de nouveaux territoires qui anime les membres du Jamais Lu, qui souhaitent créer une immense plateforme commune où les dramaturges pourront faire entendre leurs paroles. La plus grande gageure est de trouver les moyens puisque, actuellement, les demandes dépassent les ressources, tant humaines que financières. Mais le premier défi selon Marcelle Dubois est « de

bien vieillir artistiquement. Se renouveler, chercher la pertinence, trouver l'équilibre entre créer une famille du Jamais Lu et rester ouverts aux nouvelles voix. J'ai toujours dit que le Jamais Lu n'est pas une institution. Le jour où je ne sentirai plus le cœur des dramaturges battre pour lui, nous fermerons la *shop*. » Ce qui ne semble pas près d'arriver.

Le Metropolis bleu – Montréal

Faire du bien par la littérature pourrait être le *credo* du Metropolis bleu. C'est en 1999, à l'initiative de l'auteure montréalaise Linda Leith, qu'a vu le jour ce festival. En 2016, si on prend seulement les chiffres, en incluant les expositions et les activités des partenaires, la plus récente édition du festival a reçu la visite de 60 000 festivaliers qui sont venus assister à des ateliers littéraires, à des rencontres d'auteurs, à des spectacles ou à des performances donnés par 235 auteurs de 10 pays. Son dernier carnet de programmation contenait pas moins de 84 pages ; c'est donc dire que ce festival d'envergure peut être qualifié de rassembleur. « Avec pas moins de 233 événements, des auteurs venus de partout dans le monde, un volet familial plus étoffé que jamais, des expositions et des installations urbaines, la dernière édition du festival Metropolis bleu a connu un succès sans précédent », précise la présidente-directrice générale et artistique William St-Hilaire dans le rapport annuel 2015-2016.

Les valeurs d'intégration du festival l'amènent à prioriser la diversité culturelle et linguistique. Ce festival a aussi une fonction avouée d'éducation auprès des enfants et des adolescents avec des programmes sociaux déterminants. En 2016, un projet d'écriture visant la persévérance scolaire et un autre axé sur la diversité des genres dans notre société sont des exemples des nombreuses propositions pédagogiques qui s'étendent en dehors du festival par l'entremise de la Fondation Metropolis bleu.

Il organise un cocktail-bénéfice qui soutient une cause sociale, la lutte contre l'homophobie ayant été celle de la dernière édition. Les *Week-ends livres, corps et esprit* favorisent des rencontres dans les librairies avec des auteurs et des livres en abordant les thèmes du mieux-être au sens large et de la santé mentale. Il accorde cinq prix littéraires internationaux d'importance qui totalisent un montant de 28 000 \$.

Ses gestes sont multiples et sa portée est grande. Que demander de plus sinon qu'il gagne en importance afin de toucher encore plus de gens ? « Nous désirons aussi élargir nos horizons et sommes constamment à la recherche de nouvelles façons de mettre en valeur le pouvoir des mots dans les différentes formes d'art qui

nous entourent, commente Kaven Gauthier, coordonnateur aux communications et au financement. Les mots sont à la base de toute création (ou presque !) et nous souhaitons pouvoir continuer à donner de la valeur à l'écriture et à la lecture afin de stimuler l'éclosion de la créativité. »

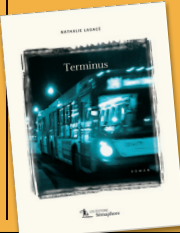
BILAN

Ce qui est commun à tous ces festivals, c'est cette volonté de rendre la littérature bonne et accessible à tous, peu importe l'âge, l'origine ou le milieu social. Pour les responsables de ces diverses manifestations, l'apport des partenaires n'est pas important, il est essentiel. Et si les souhaits pour l'avenir ont été lancés par chacun, ils convergent tous vers un même désir qu'exprime bien ici Raphaël Bédard-Chartrand : « Au final, nous rêvons d'une société intéressée et d'un engagement en culture qui incarnerait un des piliers de notre identité de demain. » Les idées et la passion ne manquent pas, mais les ressources financières chétives viennent parfois à bout des forces rassemblées, comme ce fut le cas pour le festival Livres en fête de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine, le seul pourtant qui avait lieu dans la région⁶.

Les différents entretiens dénotent tous l'excellence des gens qui sont à la barre de chacun des festivals et donnent l'impression que la conduite et la persistance de ces événements tiennent souvent du miracle. On ne peut s'empêcher d'imaginer ce que cela donnerait comme poids et portée si les moyens y étaient.

Tous autant qu'ils sont, les organisateurs des festivals littéraires vous parleront du pouvoir de transformation que représente la littérature, de ses bienfaits éducationnels, sociaux, pédagogiques et personnels. Chaque fois qu'un festival littéraire bat son plein et nous invite à nous réunir autour du feu incandescent qu'est le livre — fonction d'étincelle et de combustion ou source de flambeau et d'embrasement —, il vient nous rappeler que c'est par les histoires que passe le réenchancement du monde.

1. http://www.fiptr.com/propos_gaston_bellemare.html
2. http://www.fiptr.com/images/poesie_plus/Le_bel_age_2013.pdf
3. <http://www.lesprintempsmeurtiers.com/francais/origines.html>
4. <http://www.lapresse.ca/la-tribune/actualites/sherbrooke/201405/07/01-4764391-la-lecture-un-avantage-indeniable-pour-les-etudes-collegiales.php>
5. http://naitreetgrandir.com/fr/etape/1_3_ans/jeux/fiche.aspx?doc=ik-naitre-grandir-enfant-importance-lecture-lire
6. <http://ici.radio-canada.ca/regions/est-quebec/2014/02/24/002-gaspesie-livres-fin-activites.shtml>

JEAN BELLO <i>Exil en la demeure</i> ROMAN 182 PAGES  Des personnages à la fois ordinaires et plus grands que nature. 20,95 \$	NATHALIE LAGACÉ <i>Terminus</i> ROMAN 101 PAGES  Les hauts et les bas d'une chauffeuse d'autobus. 17,95 \$	RONALD WHITE <i>Nathalie ne vit plus ici</i> ROMAN 184 PAGES  Le portrait de deux femmes qui ne peuvent gagner sans perdre. 20,95 \$	GILLES HÉNAULT <i>Regards sur l'art d'avant-garde</i> ESSAI 574 PAGES  50 ans de textes qui n'ont pas pris une ride. 69,95 \$
--	--	--	---


LES ÉDITIONS Sémaphore

GRANDS CRUS

www.editionssemaphore.qc.ca